Corps, contact et perception dans la globalité virtuelle

Carlos arturo TROSMAN

Revista Kiné et Editorial Topía, Argentine

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.8573

Résumé : La perception n'est pas une donnée de la nature mais une construction culturelle, un apprentissage social. Décoder le fond et la figure n'est pas seulement une question de plans ou de distances, ni d'intensités lumineuses ou sonores. Ce décodage s'effectue par l'importance donnée à chaque élément de la perception, par l'intérêt que suscite telle ou telle chose, par les résonances et les réverbérations qu'elles provoquent en nous, favorisant les significations qui rendent familier ce que l'on perçoit pour pouvoir l'encadrer, le connaître et ainsi pouvoir se situer dans le monde. Il est subjectif et personnel, et il est référentiel parce qu'il s'inscrit dans un moment historique et social précis. Un moment social mais aussi personnel, puisque tout au long de notre propre histoire, nous signifierons des stimuli ou des souvenirs similaires de différentes manières, qui seront ainsi actualisées. Nous nous construisons dans le décodage de nos perceptions et construisons ainsi notre corps et le monde. Nous avançons dans la vie comme des acteurs sur une scène, en suivant l'argument fondateur de notre identité, presque toujours voué à l'échec face aux événements imprévus qui commandent le monde, et surtout face aux changements corporels liés à la santé et à l'âge. Le corps soutient l'identité et la met en crise. Le contact humain est une communication, ce sont deux touchers qui se rencontrent, qui se touchent, qui se perçoivent.

Mots-clés : contact ; perception ; virtualité

Le corps est un territoire où se croisent le monde intérieur et le monde extérieur (le fantasme inconscient et la structure sociale). Les significations du corps et les liens corporels sont déterminés par les sociétés et ils varient à chaque époque et chaque culture. Dans le corps des aspects de la physique (force-espace-temps), de la biologie, de la psychologie et de la culture (image, croyances, valeurs) sont mis en jeu. Le corps, implacable, nous rappelle le temps qui passe, nos limites et notre singularité. Il évolue dans un espace social. On n'a pas un corps naturel, mais un corps culturel.[1]

La psychologie sociale, développée en Argentine par Enrique Pichón Rivière, définit l'être humain comme un être historique et social, déterminé par ses conditions

[1] C. Trosman, G. Marquis, "Cuerpo, nada de lo humano le es ajeno", in *Kiné, la revista de lo corporal* n° 23, Buenos Aires, 1996.

concrètes d'existence. Selon ce courant, dans tout schéma conceptuel, une certaine idée de l'homme et du monde est sous-jacente. C'est une idéologie. La structure sociale régit les relations entre soi et les autres : comment distribue-t-on les ressources, l'économie, les droits et les devoirs des citoyens ? Ceci comprend l'État, les institutions, les organisations, tout ce qui concerne l'alimentation, l'habitat, la santé, l'éducation et l'art. Cette organisation et cette distribution sociales s'appuient sur une idéologie et une culture avec des pratiques diverses de production du corps, résultat de la façon dont on a été élevé : les punitions, l'hygiène, l'alimentation, la sexualité, l'éducation, le travail, l'image, les critères de normalité, etc. Le corps est signifié par la culture et régi par la culture et par la biologie. Les sociétés dont nous faisons partie déterminent la manière dont on perçoit notre corps, même dans les aspects les plus intimes. Les us et coutumes, le « savoir » de chaque société détermine, par le biais de la transmission et de l'éducation, notre perception en général et notre perception de notre corps en particulier.

Les idéologies dominantes essayent d'imposer un modèle unique de corps en posant trois axes pour fabriquer des critères de « normalité » qui naturalisent le corps et les relations sociales :

1. Naturaliser le social en niant les causes économiques et sociales qui produisent les différences qui existent dans les différents pays, classes sociales, organisations sociales. Il s'agit de tenter de bloquer d'autres possibilités, ce qui génère des critères de normalité, mais aussi des critères de handicap. « Il est naturel qu'il y ait des personnes plus douées et plus compétentes socialement que d'autres ». Cela occulte le fait que ces capacités et ces conditions corporelles sont dépendantes de ce que la société exige des individus et des ressources et des opportunités éducatives dont on dispose. Aussi, on retrouve le thème de la « sexualité naturelle » ou de « instinct maternel », par exemple ce qui revient à nier la diversité de la culture humaine. Ce même critère est la base du racisme qui s'appuie sur l'idée d'une condition génétique en tant que donnée naturelle pour poser la supériorité d'une race sur une autre.

2. Rendre atemporel l'historique, en niant et en manipulant l'histoire : « il en a toujours été ainsi : il y a toujours eu des riches et des pauvres, des gens valides et des handicapés ». Cela fait l'impasse sur les responsabilités sociales et sur ce qui est propre à chaque société au moment d'aborder le sujet de la pauvreté, la marginalité et la question de personnes handicapées en installant l'idée que les noyaux sociaux tels que la famille ont toujours été identiques, inchangés depuis toujours. L'histoire montre le contraire et les changements dans la législation sur des questions de genre dans ces dernières années en Argentine le prouvent : mariage pour tous[2], droit à l'avortement, possibilité de faire figurer le genre non binaire sur les pièces d'identité, etc.

3. Rendre universel ce qui est particulier : « Partout c'est la même chose : il y a des marginaux et des handicapés partout dans le monde ; le corps et la

[2] Union civile entre personnes de même sexe.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

sexualité sont similaires pour tous ». Aussi, on ne prend pas en compte que ces sujets sont abordés différemment dans chaque région selon l'histoire et selon la classe sociale et les strates culturelles.

Avec le devenir de l'histoire de l'humanité, des intérêts économiques de plus en plus concentrés et puissants deviennent dominants. Ce pouvoir transcende les frontières, les politiques régionales et, surtout, les intérêts de l'humanité sur la santé et le développement humain. Leur objectif n'est pas d'améliorer la qualité de vie des habitants de la planète, mais d'accumuler du capital et du pouvoir. L'idéologie dominante impose une pensée unique selon la logique du colonisateur : l'invasion, l'assimilation, l'intégration forcée avec désormais de nouvelles armes telles que l'invasion de l'espace privé et de la subjectivité par le biais du contrôle « des moyens de production du sujet » (Trosman, 2004).

Le corps est une construction culturelle et sociale, et il n'existe aucunement en état naturel. Cette idée de la naturalité du corps est un mécanisme basé sur les préjugés qui empêche la possibilité de penser le corps humain comme faisant partie de la culture et des contradictions sociales. Ce qui est naturel est déterminé par les lois de la nature et ne peut pas être modifié, tout au moins pendant la vie d'une personne puisque les changements naturels obéissent à d'autres rythmes. Pour les animaux (à l'exception des animaux domestiques qui sont insérés dans la culture), l'alimentation et la reproduction sont déterminées par l'instinct. Il y a des animaux herbivores et des animaux carnivores, il y a des périodes d'accouplement et ces questions ne peuvent pas être modifiées, elles sont déterminées par la nature. Sans aucun doute, ce qui nous relie au cycle naturel biologique est précisément la période vitale humaine qui débute avec la naissance et s'achève avec la mort, ainsi que les besoins partagés avec tous les êtres vivants : respirer, se nourrir, grandir et éliminer les déchets. J'écarte ici la reproduction, car, même s'il s'agit d'un mandat naturel commun à toutes les espèces, une sorte d'évidence du caractère non naturel du corps humain, se reproduire n'est pas forcément le choix de tous les êtres humains, mais seulement de certains. Même ce qui semblerait le plus élémentaire et quotidien comme l'alimentation présente un nombre conséquent de variantes liées à la santé et idéologiques qui ne dépendent pas seulement que de l'économie. Même pour la respiration, action réflexe et automatique, on a développé un nombre important de techniques différentes, tant en Orient qu'en Occident. Toutes les habitudes et routines liées aux corps sont consciemment ou inconsciemment signifiées, aussi bien pour les sujets que pour les sociétés de manières variées selon le contexte, le cadre de référence, l'idéologie et la situation géographique, historique et sociale. Cette façon de concevoir le corps est politique et David Le Breton le dit bien : « Penser le corps est penser le monde ».

Le pouvoir s'exprime dans l'échiquier politique mondial comme la conquête de territoires, l'accumulation de capitaux, la soumission de l'homme par l'économie ou par l'esclavage. Désormais, cette conquête a avancé et s'est perfectionnée grâce à la manipulation des médias et de l'information. Cette information occupe tous les espaces physiques et virtuels possibles. Des espaces qui étaient libres jusqu'à ce qu'ils soient colonisés.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

Le mot information vient du latin *informatio* et signifie « action ou effet d'annoncer une nouvelle ». Le mot est composé du préfixe in (à l'intérieur), forma (figure, image) et du suffixe –tion (action ou effet). Il provient du verbe *informare* (informer) qui signifie « donner une forme, une structure signifiante à quelque chose ».

Je me souviens quand, à la fin des années soixante, je prenais le métro pour aller au collège et je pouvais réfléchir tranquillement pendant le trajet, car sur les quais on n'entendait que le bruit de la rame ou des personnes en train de discuter. Quelquefois, ce silence était brisé par quelque message de service. Quand on a installé la radio dans les stations, j'ai été outré par cette intromission dans mon monde personnel, ce stimulus indésirable, remplissant ma tête d'information que je n'avais pas demandée. Cette violence s'accomplissait contre ma volonté, en prenant les espaces libres où ma pensée divaguait, avec des sons et des images imposées. Par la suite, des postes télé ont été installés dans toutes les gares. Les nouvelles générations qui sont nées quand cette modalité envahissante était déjà mise en place n'avaient pas de terme de comparaison. Cette violence à l'encontre de nos sens s'est naturalisée et de ce fait, elle n'est plus remise en question. Cet espace libre qui existait à l'époque n'existe plus, il a été occupé, colonisé par le pouvoir hégémonique qui s'en sert pour le remplir d'« information ». Le pouvoir qui se déploie alors est quasi invisible et de ce fait, encore plus puissant étant capable de contrôler et produire la plupart du flux d'information qui nous arrive afin de manipuler leur pensée. C'est un bombardement continu d'information « orientée », déformée en fonction de l'idéologie qu'on cherche à transmettre, qui se fait corps grâce à sa persistance et qui génère des certitudes qui passent par des « savoirs », par des « idées propres » alors qu'en réalité il s'agit d'une occupation violente de l'espace libre afin d'envahir la subjectivité et de la manipuler. La particularité de cette colonisation de la subjectivité consiste à ce que, non seulement elle installe des idées, mais elle suggère une direction pour les associer et « en tirer des conclusions ». Aussi incroyable que cela puisse paraître, il s'agit d'une occupation violente, mais silencieuse. C'est paradoxal : le sujet qui la subit ne perçoit pas cette violence, car il croit que c'est comme ça et se perçoit lui-même dans un rôle actif, comme étant en train d'obtenir de l'information, comme si quelque part il avait besoin de cette invasion qu'il ne prend pas pour telle puisqu'« on veut tous être informés ». C'est une colonisation de la subjectivité. L'information pénètre la subjectivité et devient « contenu », elle donne forme à notre intériorité et à notre manière de penser et de percevoir le monde.

Pour que la fausse information soit diffusée et s'enracine, il faut des personnes prêtes à y croire. Et c'est bien là où se situe le travail personnel pour nous réussir à nous placer au-delà de ce magma de discours et de fausses informations qui nous entourent au quotidien dans une vie manipulée par les médias. Des panneaux publicitaires, radio et télé dans les transports publics, des messages publicitaires en continu, des informations *via* les mobiles, des écrans partout où nous ne sommes pas reflétés. Au XX^{e} siècle nous sommes des individus assujettis à la pub et à l'information. On est dépositaires d'une grande quantité d'information toxique qui prend de la place dans notre espace neuronal, qui exige des efforts pour les contrer ou alors un effort

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

volontaire pour y rester imperméable. Ceci impacte directement nos corps surchargés par une information imposée et, presque toujours, inutile pour notre vie.[3]

La perception n'est pas une donnée de la nature, mais une construction culturelle qui exige un entraînement méticuleux ainsi qu'un apprentissage social. Décoder fond et forme n'est pas seulement une question de plans et de distances, ni d'intensités de lumière et de son. Ce décodage est possible par l'importance attribuée à chaque élément de la perception, grâce à l'intérêt que les choses suscitent, aux résonances et des réverbérations qu'elles provoquent amenant des signifiants. Ces signifiants rendent familier ce que nous percevons. Ceci nous permet de les mettre dans un cadre, les connaître et pouvoir, ainsi, nous situer dans le monde. La perception est subjective et personnelle, elle est référentielle, car placée dans un moment historique et social précis. Un moment aussi de l'entourage que personnel depuis lequel on perçoit et on interprète le monde. Tout le long de notre propre histoire, on donnera du sens de manières différentes à des stimuli similaires et des souvenirs qui peuvent être perçus avec une autre charge affective. C'est ainsi qu'ils deviennent actuels. Ils construisent encore et encore notre histoire à partir du moment présent. Nous nous construisons dans le décodage de nos perceptions et nous construisons ainsi notre corps et en même temps, nous construisons le monde. On évolue dans la vie comme des acteurs sur scène, en suivant le scénario fondateur de notre identité, presque toujours voué à l'échec face aux imprévus qui président le monde et, notamment, face aux changements corporels liés à la santé et à l'âge. Le corps est le support de l'identité, mais aussi il la remet en question. Le corps est source de possibles, puisque l'existence humaine est corporelle. Il est aussi à l'origine des limites puisque, car c'est bien cette corporalité qui exprime le temps qui passe et finalement la mort en tant que partie constitutive de la vie.

« L'anthropologie des sens repose sur l'idée que les perceptions sensorielles ne découlent pas seulement de la physiologie, mais surtout d'une orientation culturelle qui laisse place à la sensibilité individuelle »[4]. À cette époque de la pandémie, de la virtualité, d'un isolement accru, le contact virtuel ne permet pas le déploiement de certains mécanismes émotionnels et physiques. La perception est médiatisée par le virtuel des écrans, elle est décodée au préalable et orientée par les serveurs et par l'idéologie des prestataires. Notre perception est expliquée avant d'être ressentie. Au lieu de ressentir la température extérieure sur notre peau, il faut regarder son téléphone. L'expérience du savoir en est ainsi modifiée.

Le monde est de plus en plus fait de bytes, de zéros, d'uns. Le corps devient de plus en plus un support de notre « vie » virtuelle. À force d'écarter la chair de faire l'impasse sur le corps en tant que support de notre existence, nous sommes en train de perdre le goût du monde.

En ces temps de pandémie, c'est la qualité spécifique du contact qui ne nous laisse pas « intacts », indemnes. Le contact est devenu dangereux, c'est ce qui est évité, c'est ce qui est craint. L'idée que « le contact est contaminant » semble être le résultat de

[3] C. Trosman, « Poder, potencia potencial. Defendamos el espacio vacío", Topía n° 86, Buenos Aires, 2019.

[4] D. Le Breton, *El Sabor del mundo, Una antropología de los sentidos*, Buenos Aires, Nueva Visión, 2007.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

la pandémie. À force d'éviter le contact, on reste isolé, on reçoit moins d'informations vitales et affectives. Certains mécanismes ne s'enclenchent pas et certains circuits ne sont pas complétés pour permettre le flux de l'énergie. La conversation virtuelle n'est pas, à vrai dire, une conversation, car il y a une déperdition de détails du feedback, des gestes, de la corporalité. On perd l'épaisseur du corps et aussi l'épaisseur du lien ce qui appauvrit la communication. Le contact est alors remplacé par les écrans des téléphones, des ordinateurs et des téléviseurs. On reçoit de l'information préalablement organisée, conçue pour orienter notre pensée dans certaines directions. Face à l'absence de contact avec l'autre, avec les autres, les données transmises par les moyens électroniques prennent la place du contact. Avec le temps, on s'y habitue et on parvient à considérer le fait de recevoir constamment de l'information que nous n'avons pas demandée, avec laquelle on n'a pas pris contact pour la recevoir, mais qui s'impose malgré nous comme étant une communication valide.

Le contact humain c'est de la communication, ce sont des touchers qui se rencontrent, qui se retrouvent, qui se touchent, qui se perçoivent. Toute communication est signifiante, elle nous dit quelque chose. Elle est décodée ou interprétée en fonction des paramètres de notre culture et de notre intériorité. Dans le virtuel, le contact est différent, il manque le toucher. On fait l'impasse sur des épaisseurs et des rituels. Les différences des codes culturels sont érodées. L'épaisseur du monde et ses différentes géographies disparaissent. On dit également « mettre le contact » pour signifier le démarrage d'un moteur, d'une machine, d'un circuit électrique. Le flux d'information qui se déploie dans le contact est un énorme mouvement d'énergie. Personne n'en sort indemne, car le contact nous modifie toujours. Adopter sans critique ces nouvelles technologies nous éloigne de notre condition humaine. Notre communication s'en voit appauvrie, notre contact avec le monde et avec nous-mêmes s'appauvrit également. Le réseau organique, micellaire, de transmission d'énergie par la communication qui apporte le contact se voit remplacée par un réseau électronique de transmission de données, impersonnel, universel et, somme toute, inhumain, car il préfère l'information virtuelle à la perception subjective issue du contact avec les choses et avec autrui.

Il y a quelques années, dans les sociétés occidentales, on a commencé à parler de l'holistique, des médecines intégratives, de la personne comme un tout (the whole person). La pensée cartésienne caractéristique de l'Occident est une pensée où les opposés s'excluent. La dichotomie prédominante est cette pensée-corps. Notre maladie principale est la fragmentation, le fait de ne pas nous percevoir comme un tout. Isolées, dans la solitude, on est de plus en plus éclaté et le manque de communication et d'échange apporté par le contact direct avec nos semblables nous rend maladie, nous mène à l'aliénation. Sans contact corporel, la sensation nous manque, l'action des sens afin de pouvoir produire une interprétation, une explication et déterminer une action en conséquence. On ne peut pas ressentir ni nous ressentir. « Je ressens donc je suis » écrit David Le Breton. Face à ce manque, les données fabriquées remplacent le ressentir, la sensation installant ainsi une explication fonctionnelle à la source des données. Le contact que la virtualité des écrans encourage produit une vie aliénée et léthargique. Savoir est ressentir et pour ressentir on a besoin de prendre contact. Le contact produit un type particulier de savoir. Dans le contact, nous nous reconnaissons. Il mobilise les sens, les sentiments et les pensées. Sans contact, pas d'empathie

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

possible. Pour se mettre à la place de l'autre, il faut le connaître. Pour apprendre, il faut entrer en contact.

Le corps est politique. Du rapport élémentaire avec lui dépendent nos liens avec l'extérieur et notre perception du monde. La pensée ne domine pas le corps, mais elle en fait partie, ils forment une unité en action. Notre existence est corporelle. La persuasion « silencieuse » de l'information et le matraquage sonore sont associés dans la colonisation des volontés et pour uniformiser des opinions. Face à cette occupation des espaces libres, à cette sursaturation de sens implicites dans les messages envahissants, le silence et le non-sens deviennent nos alliées à l'heure de retrouver du territoire et de la subjectivité, afin de générer des espaces vides où il est possible de se développer à partir du fait de ne rien faire en vue d'un objectif. « Marcher sans raison, en éliminant de la pratique toute sorte d'appréciation utile, avec une intention déterminée de contemplation, implique une résistance face à cet utilitarisme et, par la même occasion, face au rationalisme qui est son principal bienfaiteur. » « Il est aussi important d'opposer de la résistance aux formes envahissantes de la culture grâce au silence », dit David Le Breton.[5]

La pratique du Qi Gong, une gymnastique chinoise millénaire, inclut des positions statiques liées à l'idée d'agir comme un arbre (Zhang Zhuang Gong) qui font qu'on demeure immobile et en silence parfois jusqu'à plus d'une heure. Il y en a une en particulier appelée Wu Ji, « le vide absolu », où le fait de ne rien faire est considéré comme une vertu nécessitant beaucoup d'entraînement pour l'atteindre. Dans ce néant on peut percevoir l'entourage, nous percevoir nous-mêmes et percevoir l'univers. C'est pour cette raison qu'on affirme que « le vide nourrit notre énergie ». Avec les yeux ouverts, on regarde de façon diffuse, avec des oreilles ouvertes, nous écoutons au loin. On est tout simplement plantés là comme un arbre, occupés à « respirer profondément jusqu'au nombril », percevoir depuis ce point l'entourage et nous percevoir nous-mêmes.

Générer et entretenir des espaces subjectifs vides, sans intention ni objectif, où nous pourrons nous percevoir et développer nos capacités et notre pouvoir en dehors de l'incubateur social qui nous tient informés 24 heures sur 24 est une attitude révolutionnaire. Elle résiste, envahit notre subjectivité. Ceux qui se promènent, qui contemplent, qui méditent, qui observent qui sourient et qui soupirent, sans aller à un endroit précis, sans chercher à atteindre un objectif, sont suspects d'humanité et dangereux en ce qu'ils affichent la liberté.

C'est dans cette marche sans but, dans cette déambulation de flâneur qu'apparaît le corps. Le corps humain, partie intégrante de la personne, est soumis par le pouvoir de différentes manières. Nous sommes conditionnés par des paramètres de beauté installés par la publicité, par le dressage qui nous a appris les bonnes (ou mauvaises) habitudes, par l'éducation, les préjugés et l'entourage. Le corps a aussi un potentiel transformateur : sa capacité de percevoir, de ressentir. Avec cette information, apportée par nos sens, on choisit l'action. Dans notre culture éduquer ce pouvoir n'est pas une priorité. On considère le corps comme un simple exécutant des ordres du cerveau,

[5] D. Le Breton, reportage publié dans : Section Cultura du Diario de Sevilla, 19 de octobre 2017.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

une machine qui peut être réparée à plusieurs reprises et même améliorée grâce aux avancées scientifiques. C'est ce qui nourrit le commerce de l'éternelle jeunesse et de l'efficience dont les bénéficiaires ce sont les laboratoires et l'industrie médicale.

Les cultures ancestrales, dites « primitives », donnaient une place à ce développement potentiel du corps comme faisant partie de l'éducation, par le biais des danses, des rituels, le rapport à la nature, la création d'espaces mythiques pour générer une manière d'être différente de la vie quotidienne. De nos jours, il y a un excès de médiation par la technologie. Aussi, le corps perd de sa mobilité et nos sens, notamment notre regard, sont emprisonnés. C'est le chemin de l'invasion de l'espace subjectif. La perception du caractère fondamental de la nature en nous s'impose quand le corps se casse ou se blesse ou se rend malade.

Nos décisions impliquent le corps dont on reçoit de l'information instantanée. Le corps avec ses sens et ses sensations fournit des données de l'extérieur et adopte une attitude, une posture qui rend compte de notre état intérieur. Je pense à l'état intérieur au sens large, aussi bien celui de sensations et de nos émotions que celui du fonctionnement de nos organes et de nos fonctions vitales. Pour développer notre perception et notre auto-perception, on a besoin d'espaces propres, libres. Des espaces, qui permettent de diriger notre attention vers nos sensations et nos perceptions et pouvoir ainsi les penser alors qu'on est attentif à l'information apportée par nos perceptions.

Prendre le temps de se sentir soi-même permet de reconquérir et de découvrir des espaces subjectifs. Se retrouver avec soi-même et avec l'entourage en dehors du moule des routines quotidiennes, sans intermédiaire technologique, c'est aussi une résistance à l'invasion des sens qui nous parvient par le biais de la technologie : téléphones mobiles, télévision, ordinateurs, écrans. En percevant le corps, je me perçois moi-même. En me percevant, je peux penser et me penser moi-même. Je peux prendre conscience des espaces ou des zones de plaisir et, d'autres au contraire déplaisantes, des tensions et du relax, de la force et de la faiblesse. Ce sont des paramètres qui, à condition de leur donner une place, nous permettront de savoir comment on se sent face à chaque stimulus ou alors quelles actions entreprendre sans suivre les dictats de la « persuasion silencieuse » de l'information qui nous vient de la technologie qui me dit « comment je me trouve ». On ne devrait pas prendre des décisions en ayant le corps aliéné. Être c'est être dans le monde.

En prenant le concept d'apprentissage issu de la Psychologie sociale appropriation instrumentale de la réalité pour la transformer (c'est un critère de santé), on pourrait penser que le corps s'apprend, qu'on apprend à appréhender notre corps en l'organisant et en le rendant signifiant. Ainsi, on apprend aussi sur la diversité et la multiplicité des corps des autres en interrogeant les préjugés et en construisant une image de l'autre comme celle d'un semblable. Une image qui prendrait compte des différences sans vouloir les effacer. Une image respectueuse des identités et la façon dont ces identités sont perçues par chacun.

S'éduquer et éduquer dans ces temps de crise exige des engagements profonds pour pouvoir transformer les modèles hérités en fonction de nos convictions puisqu'on n'est pas toujours à la hauteur de ce qu'on considère correct ou de ce qu'on veut être.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

Le Travail corporel qui se développe largement en Argentine (expression corporelle, gymnastique consciente, masques, déguisements, le théâtre participatif et d'autres techniques qui intègrent les arts plastiques, la musique, la danse et le théâtre) est un travail de pédagogie sociale qui aide à penser le corps dans un cadre idéologique différent. Une idéologie basée sur les Droits de l'Homme, qui favorise le corps expressif, qui soutient le droit à un corps bien nourri, aimant et aimé, un corps produit par la culture, mais aussi inséré dans la culture. Une idéologie inclusive qui encourage le développement créatif de la vie, quelles qu'elles soient les capacités dont le corps dispose. Les Droits de l'Homme sont, en définitive, les Droits du corps.

La postmodernité, doublée de pandémie, isolement et virtualité, modifie les paramètres de l'exploitation de l'homme. Elle rajoute à l'exploitation physique — plus flagrante dans les pays périphériques ou sous-développés — l'exploitation de la subjectivité, des volontés, des consciences. Cette question concerne aussi le monde développé. Il s'agit aussi d'une exploitation du corps, de la vie, de notre temps et de notre espace qui conditionne nos possibilités de développement.

Le nombril est la trace sur notre corps qui indique qu'on a été agrégés, qu'on est né d'un autre être humain à qui on a été relié jusqu'à notre naissance. Nous sommes les maillons d'une chaîne historique. C'est aussi la trace qui nous désagrège, car c'est là que s'est produite la coupure, début de notre individualisation. Le nombril en tant que trace est un creux situé précisément dans la zone de la digestion, comme si l'ingestion, la nutrition, l'alimentation, l'agrégation et l'inclusion, la consommation ne pourraient jamais remplir le trou de la faute originelle en lien avec l'individuation. Une fois coupé le cordon ombilical, notre singularité commence.

Peut-être le mieux ce serait de ne pas essayer de remplir ce creux originel en consommant largement l'information et les produits que le marché et la publicité nous imposent. Ce n'est peut-être pas nécessaire de vouloir à tout prix faire partie de « l'opinion publique ». Nous ne ressentirons pas ainsi notre singularité comme étant une solitude. Gardons nos nombrils libres des addictions que les sociétés modernes proposent. Respirons dans le nombril, connectés à notre individualité et au cosmos créateur qui nous entoure aussi.

Faisons de la résistance à la colonisation en restant natifs de nos corps.

Bibliographie

Eliade, M., El mito del eterno retorno, arquetipos y repetición, Buenos Aires, Emecé, 1968 (1949).

Le Breton, D., Antropología del cuerpo y modernidad, Buenos Aires, Nueva Visión, 1995 (1990).

Le Breton, D., La sociología del cuerpo, Buenos Aires, Nueva Visión, Colección Claves, 2002 (1992).

Le Breton, D., El sabor del mundo, Una antropología de los sentidos, Buenos Aires, Nueva Visión, 2007 (2006).

Le Breton, D., Caminar, un elogio, México, La Cifra editorial, 2011 (2000).

Le Breton, D., Conductas de Riesgo, De los juegos de la muerte a los juegos de vivir, Buenos Aires, Topía, 2011 (2002).

Le Breton, D., El Cuerpo Herido, Identidades estalladas contemporáneas, Buenos Aires, Topía, 2017.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

Le Breton, D., Experiencias del dolor, Entre la destrucción y el renacimiento, Buenos Aires, Topía, 2020 (2010).

Levi-Strauss, C., Antropología estructural, Buenos Aires, Eudeba, 1972 (1958).

Maturana, H., El sentido de lo humano, España, Dolmen, 2002 (1991).

Pichón Rivière, E., El Proceso Grupal, Del psicoanálisis a la psicología social (I), Buenos Aires, Nueva Visión,1980.

Pichón Rivière, E., Pampliega de Quiroga, A., Psicología de la vida cotidiana, Buenos Aires, Nueva Visión, 1985.

Réquéna, Y., Movimientos para la felicidad, Wu Dang Qi Gong, Barcelona, La Liebre de Marzo, 2006 (2005).

Shibata, M. y Shibata, M., Misterios de la sabiduría inmóvil del Maestro Takuan, Barcelona, Paidós, 1991.

Trosman, C., Corpografías, Una mirada corporal del mundo, Buenos Aires, Topía, 2013.

Trosman, C., "Engordando al soberano", in Topía, psicoanálisis, sociedad y cultura n° 68, 2013.

Trosman, C., "La percepción fragmentada", in Topía, psicoanálisis, sociedad y cultura n° 83, 2018.

Trosman, C., "Poder : potencia potencial / Defendamos el espacio vacío", in Topía, psicoanálisis, sociedad y cultura n° 86, 2019.

Trosman, C., "Tacto y contacto", in Kiné, la revista de lo corporal n° 145, 2020.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697